

Un conte inversé – de la fin vers le commencement

(Imaginer est possible)

Chico Whitaker, December 2011

Les campeurs d'« *Occupy Wall Street* » – qui ont créé l'expression « nous sommes 99%, vous êtes 1% » - avaient invité l'écrivaine Canadienne Nord Américaine, Naomi Klein à venir échanger avec eux, il y a un peu plus d'un mois.

Comme on pouvait s'y attendre, son soutien a été clair : « nous devons traiter ce moment merveilleux comme la chose la plus importante au monde ». Se remémorant la première rencontre importante de ce type à laquelle elle avait participé, à savoir le « mouvement des mouvements » qui avait bloqué la réunion de l'organisation mondiale du commerce à Seattle en 1999, elle indiqua que son affiche préférée, sur le campement de *Occupy Wall Street*, était celle qui disait : « je me soucie de toi ». Et elle a ajouté : « vous vous nourrissez les uns les autres, vous vous réchauffez les uns les autres, vous partagez librement les informations, vous fournissez une assistance médicale, des cours de méditation et de la formation au militantisme ». Pour elle, ceux qui étaient là, dans l'« horizontalité » d'un « espace ouvert », « se rencontrant les uns les autres » dans une option de « non-violence », voulaient tous « un monde meilleur ».

En lisant son discours, je m'attendais, - mais j'ai été frustré - à ce qu'elle se réfère aussi au Forum Social Mondial, auquel elle avait déjà participé, en 2002, lors de sa seconde édition. En effet, la Charte de principes du Forum pose, dans la lutte pour dépasser le néolibéralisme et pour construire une globalisation au service des êtres humains et non du capital, la même perspective que celles des « indignés » qui organisent des occupations partout dans le monde : le Forum est défini comme un « espace ouvert » dans lequel la règle de base est le respect de la diversité et de l'horizontalité dans son organisation, ainsi que la non-violence comme option pour l'action politique. Comme dans les campements, il n'y a pas de « dirigeants » ou de « porte-parole » et il n'y a pas de place, en son sein, ni pour des « luttes pour le pouvoir » ni pour des « déclarations finales » prétendant systématiser, du haut vers le bas, des positions qui seraient celles de tous. La caractéristique du Forum est celle d'être un espace spécifique de la société civile, et ce choix découle des mêmes constatations que celles des « indignés », pour ce qui concerne les des limites des partis comme forme unique de participation politique, et la distance qui sépare aujourd'hui les différents types de dirigeants - des gouvernements, des syndicats, des partis - de la base de la société. Lors des rencontres du Forum, on cherche à construire, dans la pratique, une nouvelle culture politique, basée l'apprentissage mutuel et la réflexion collective, où l'on stimule la coopération et non la concurrence entre participants, et où les décisions sont prises par consensus et non par des votes éloignant ou excluant les minorités. Tout cela rend possible la découverte de convergences, et permet la construction, dans la lutte politique, d'une union plus profonde que des simples alliances tactiques.

Ce serait donc très bien si des personnes ayant le prestige et la crédibilité de Naomi Klein attireraient l'attention des « indignés » sur le processus du Forum social mondial, qui s'étend à travers le monde depuis une dizaine d'années, et qui tend maintenant, au travers des Forums sociaux locaux, à diffuser sa logique et sa dynamique jusqu'à la base de la société. Compte tenu des similitudes entre les intuitions de ceux qui promeuvent les Forums sociaux et de celles des « indignés », ces derniers pourraient

très bien, tout en multipliant leurs campements à travers le monde, s'appropriant de la méthodologie et de l'expérience des forums.

La nécessité d'un tel dialogue, à vrai dire, est déjà entrée dans les préoccupations des facilitateurs¹ des Forums sociaux. Ainsi, une première rencontre avec des participants à des campements est programmée à l'occasion du Forum Social Maghrébin qui aura lieu en mars prochain.

Et en imaginant tout cela, je me suis mis à rêver. Je ne sais pas si j'étais endormi ou éveillé, mais j'ai commencé à voir beaucoup de choses arriver.

J'ai vu alors les « indignés » de nombreux endroits qui commençaient à lever le camp, non pas pour renoncer à ce qu'ils faisaient, mais pour modifier leur stratégie. Ils constataient qu'ils étaient entrés dans un processus d'isolement du reste de la société, qui n'arrivait pas à les comprendre. Les moyens de communication de masse, au service des pouvoirs dominants, répandaient le doute, partout, sur ce qu'ils avaient vraiment l'intention de faire, les présentait comme étant incapables de donner des réponses aux problèmes qu'ils soulevaient, comme des jeunes utopiques sans lien ni engagement avec la réalité. Il était alors facile de les accuser d'être des inactifs, des gens inconséquents, pas sérieux. D'être des fauteurs de trouble et des drogués. Le reste de la société a alors commencé à les voir comme des corps étrangers et indésirables au cœur des villes. Il y avait même des gens qui poussaient vers les campements tous les « sans-abri » vivant dans la rue. Ainsi, la société en est venue à accepter que l'on s'emploie à les déloger, même avec violence.

Par ailleurs, le processus de construction de propositions et d'alternatives, de formulation de nouvelles initiatives et de nouvelles actions était long- comme dans tout processus qui s'auto-définit de la base vers le sommet. Beaucoup de ceux qui étaient venus pour occuper les places commençaient à se fatiguer, même physiquement, d'autant plus que de nouvelles difficultés surgissaient, comme le froid et la pluie. Même si les conférences et les débats qui avaient lieu étaient très intéressantes, tout comme les découvertes qu'ils faisaient, l'apprentissage de l'auto-gestion, la solidarité croissante, ils percevaient combien il était difficile de rester indéfiniment ou pour une longue période dans leurs campements, quand ce n'était pas la répression qui les délogeait.

Ils décidèrent alors de démarrer une nouvelle étape de leur lutte, qu'ils appelèrent la « guérilla civique ».

Ils commencèrent alors en décidant de la tenue d'une assemblée générale tous les quinze jours, le week-end, dans différents endroits de la ville. Un groupe avait la charge de choisir le lieu de la prochaine assemblée. Il utilisait alors les différents réseaux sociaux pour prévenir tout le monde du lieu de l'Assemblée, l'après-midi juste avant l'évènement, pour empêcher l'organisation de la répression. Quand ils arrivaient sur le lieu de rendez-vous et que les forces de l'ordre les attendaient déjà, ils diffusaient par le bouche à oreille un deuxième lieu de rendez-vous, défini au préalable et tenu secret.

Ces assemblées générales duraient toute une matinée ou tout un après-midi. C'était déjà l'occasion de se retrouver, de manière festive. Mais l'essentiel était

¹ C'est ce nom que se donnent les organisateurs des forums eux-mêmes, pour éviter que leur fonction ne soit confondue avec une fonction de commandement ou de direction.

l'échange d'idées et d'information sur les « places » où, à la fin de la semaine suivante, chacun développerait simultanément mais de façon décentralisée, des activités qui jusque-là avaient lieu au sein des « campements ».

A la fin de la semaine suivante, ils se répartissaient donc à travers la ville, chaque « indigné » ou groupe d' « indignés » choisissant librement la place où aller. En procédant de cette façon, ils diffusaient leur présence dans la ville, dans un grand nombre de lieux différents, dans les quartiers centraux et périphériques, ce qui rendait aussi la répression plus difficile.

Ce qui se passait sur ces « places » ressemblait alors à des forums sociaux locaux : conférences, ateliers, débats, représentations théâtrales, groupes de musique, danses, projections de cinéma, ... Chaque activité était préparée par les « indignés » qui l'avaient proposée et qui amenaient sur le site l'équipement nécessaire pour les réaliser. Dans beaucoup d'endroits, certains prenaient en charge l'organisation de garderies pour prendre soin des enfants en leur proposant des activités éducatives.

Pour préparer ces activités, ils prenaient contact auparavant avec des intellectuels et des militants qui pourraient mieux expliquer un bon nombre de choses, ainsi qu'avec des mouvements, des associations, et des ONGs pour qu'ils puissent raconter ce qu'ils faisaient et dire les nouvelles idées qu'ils proposaient et expérimentaient, quant à la manière d'organiser l'économie, la politique, la démocratie. Ils invitaient également des personnes qui pouvaient témoigner de leur vie ou de leur lutte, ainsi que des auteurs de films, de pièces de théâtre, de chansons, pour qu'ils viennent présenter leurs activités et débattre avec tous sur la place.

Beaucoup se donnaient la peine de se rendre, durant la semaine précédent la rencontre, dans le quartier où ils allaient développer ces activités, pour rencontrer les habitants. Ils expliquaient pourquoi ils le faisaient, pourquoi ils s'auto-dénonmaient les « indignés », en quoi ce qui allait se passer sur la place était utile pour eux, habitants du quartier. Ils discutaient avec eux sur tout ce qu'ils pensaient qui n'allait pas bien dans leur quartier, dans le pays, dans le monde. Ils leur montraient que l'on pouvait changer les choses, et s'efforçaient d'allumer en eux la lumière de l'espoir qu'« un autre monde est possible, et même nécessaire et urgent ». Et ils les invitaient à venir participer à la journée sur la place pour connaître et penser les réponses possibles aux problèmes auxquels ils étaient confrontés.

Avant de commencer ces rencontres, ceux qui se trouvaient là prenaient un peu de temps pour établir le programme de la journée et l'afficher dans un endroit accessible à tous. Quand il n'y avait pas assez de temps ou d'espaces disponibles pour tout faire, ils transféraient tranquillement les activités à la rencontre suivante, qui aurait lieu 15 jours plus tard. Et cette fois là, ces activités auraient la priorité dans la programmation.

Dans mon rêve, ces rencontres de quartier se multipliaient à travers la ville, avec une énorme variété de thèmes et de questions soulevées.

Il y avait des conférences et des ateliers sur le fonctionnement pervers d'une économie globalisée, sur l'utilisation de machines et de robots informatiques pour décider où investir dans les marchés boursiers, en détruisant de manière irresponsable les économies nationales.

Il y avait des pièces de théâtre dénonçant la spéculation immobilière qui rend impossible la solution du problème du logement pour tous. Il y avait des débats sur la façon dont le système capitaliste cherche à résoudre ses crises, en faisant toujours payer les plus pauvres et sur la logique de ce système, où tout – même la vie, le corps, les maladies des personnes- était transformé en moyens de gagner de l'argent.

Il y avait des débats sur la nécessité, lors des élections, de toujours essayer d'élire le meilleur candidat, sur l'importance de se réunir avec d'autres pour discuter et discerner quel était le meilleur et ensuite, une fois que le candidat choisi était élu, de continuer à accompagner son action et même de l'aider, plutôt que de l'abandonner au milieu des loups, avec le risque qu'il soit mangé par les loups ou qu'il se transforme lui-même en loup.

On projetait des films didactiques montrant comment le consumérisme et son exacerbation font tourner de plus en plus vite une machine industrielle produisant des produits de moins en moins durables, encourageant le gaspillage, consommant toujours plus de ressources naturelles, requérant une quantité croissante d'énergie et polluant toujours plus la planète. Ces films montraient également comment des consommateurs conscients et organisés peuvent stopper cette machine infernale.

On discutait sur pourquoi nous devons respecter la nature et vivre en harmonie avec la Terre Mère et avec les autres êtres humains. On expliquait ce que sont les biens communs de l'humanité et pourquoi on ne peut les privatiser.

On montrait aussi qu'il est possible d'avoir des monnaies alternatives comme moyen d'échange, qui nous libèrent de l'esclavage dans lequel nous tiennent l'argent et la recherche d'argent.

Il y avait des démonstrations sur des moyens de transport alternatifs et la présentation des sommes énormes de ressources publiques enterrées dans des grands travaux destinés à faciliter la circulation de véhicules automobiles au détriment des transports collectifs, alors que l'on se retrouve dans des situations où la ville est totalement saturée mais où on continue à l'inonder de voitures.

On montrait des documentaires sur les luttes qui ont eu lieu contre l'injustice et l'inégalité, sur les conditions de vie dans les pays pauvres, alors que l'on spéculait sur les prix des denrées alimentaires et que, dans les pays riches, on jette de grandes quantités de nourriture, ou sur les raisons pour lesquelles les pays pauvres s'appauvrissent de plus en plus, sur les tragédies vécues par les migrants, les dangers encourus, le nombre de morts parmi ceux qui cherchent à rejoindre les pays riches.

On expliquait comment il est possible de réagir aux absurdités du système économique dominant, de les défier par la désobéissance civile et d'autres types d'action de résistance.

Et on parlait aussi de la production d'énergie, en expliquant pourquoi les réacteurs nucléaires sont la forme la plus dangereuse de faire bouillir de l'eau et de produire de la vapeur pour faire tourner des turbines, et en montrant les risques nous léguons aux générations futures avec les déchets nucléaires.

On discutait sur pourquoi et comment la corruption est de plus en plus grande au sommet des structures de pouvoir et de richesse, sur la voracité et l'ambition des puissants.

On racontait quelles étaient les luttes en cours dans la ville, qui avaient besoin de la solidarité de tous, quels étaient les objectifs des mouvements sociaux qui existaient dans le pays et dans le monde.

On présentait les alternatives existantes pour mesurer la richesse d'un pays autrement que par le PIB, les pièges dans lesquels tombent les pays quand ils posent

comme objectif national la seule croissance économique et ne prennent en considération que cette richesse là.

Tous ces sujets, et beaucoup d'autres, d'intérêt local, national ou mondial, étaient abordés et discutés lors de ces rencontres.

Tout cela avait lieu, comme dans les Forums Sociaux, avec des personnes se déplaçant dans l'espace de la place, circulant entre les affiches, expositions, projections de photos, dessins et témoignages sur ce que nous avons besoin de savoir pour être acteurs de nos destins. En même temps; des groupes plus petits se réunissaient pour combiner le lancement d'initiatives et de mobilisations dans le quartier et dans la ville, pour réfléchir à des moyens d'action susceptibles d'améliorer rapidement les problèmes quotidiens des personnes.

Ces rencontres étaient d'une telle richesse en termes d'information transmise, que la nouvelle a commencé à se répandre, et les habitants des différents quartiers ont commencé à participer à des rencontres dans les quartiers voisins, et à demander aux « indignés » de favoriser des réunions de ce genre dans leurs propres quartiers. Ils ont commencé à les accueillir en leur offrant de quoi manger, des vêtements chauds, des toilettes, et en leur ouvrant leurs garages pour la tenue de petites activités. Peu à peu, les associations, les mouvements locaux et nationaux, les ONGs ont également commencé à rechercher les « indignés », à leur demander de pouvoir présenter plus largement ce qu'ils étaient en train d'expérimenter et les innovations qu'ils cherchaient à introduire dans la vie de la ville pour améliorer la vie des personnes.

En peu de temps, j'ai vu à peu près toutes les places de la ville se transformer, tous les quinze jours, en universités ouvertes où tous ceux qui voulaient pouvaient venir pour apprendre et enseigner, pour chercher à comprendre ce qui était en train de se passer dans le monde et dans leurs villes, pour redécouvrir le sens de leurs vies. C'était comme une forte vague qui couvrait le moindre recoin, dans une atmosphère de grande joie. Et je vis alors comment le rapprochement entre « militants » et « habitants » commença à se produire, au-delà des préjugés, par dessus les institutions ébranlées, faisant disparaître la séparation entre activité politique et vie quotidienne.

Mais j'ai commencé me dire que je ne rêvais pas, mais que je délirais, quand j'ai vu que des militants de partis et de syndicats commençaient à participer à ces réunions sans prétendre les instrumentaliser pour leurs propres objectifs ou les employer pour attirer de nouveaux membres dans leurs organisations, mais pour apporter leur solidarité et pour apprendre et élargir leurs perspectives d'action

Et je m'inquiétai encore plus sur mon état délirant quand j'ai vu que ces réunions avaient commencé à inverser les tendances des résultats des élections en cours. Les partis de droite et conservateurs qui, malgré les crises et difficultés vécues par les gens, gagnaient jusque là presque toujours, obtenaient de moins en moins de votes, et l'extrême droite était sur le point d'être complètement bannie du spectre électoral. Ce n'est pas pour autant que les « indignés » en vinrent à croire qu'ils avaient atteint leurs objectifs. Ils étaient plus que conscients de tout ce qu'il y a à faire pour effectivement changer le monde, bien au-delà de la simple prise du pouvoir politique, et du fait que le contrôle social sur ceux qui administrent les ressources publiques doit être permanent. Et ils savaient qu'il sera toujours nécessaire de contester et de résister aux décisions du gouvernement et des entreprises privées qui soient préjudiciables à l'intérêt public, tout

autant que de continuer, en tant que société civile, à « faire » et agir en tant que sujet politique, de manière autonome en relation avec les gouvernements.

Mais alors que je planais dans le bonheur avec ce que je voyais se produire dans mon rêve, quelqu'un m'a réveillé. C'était un jeune homme qui voulait me raconter, tout excité, ce que faisaient les « indignés » de Barcelone en Espagne. Et ce qu'il a commencé à me raconter était une grande partie de ce que j'avais rêvé...

La route est longue, bien entendu. Mais elle est belle. Et beaucoup de gens sont déjà en route. Continuons donc en rêvant bien éveillés!